

1984

17

**ARMANDO, LE NOUVEAU THÉOLOGIE**Paru in *Spirales*, 1984, n° 34/35, p.47-49.

Ce que j'écris est illisible sur la base de communauté de sens et de langage, avec le code corporatif et idéologique. C'est sémantiquement illisible, à partir du bon sens et du sens commun. C'est illisible pour tout critère d'application et de catéchèse. L'illisibilité est une accusation qu'adressent ceux qui se posent comme guérisseurs.

A. Verdiglione, *La liberté que je prends*.

Théologien serait à prendre ici au sens non pas de la *théologiké* qu'à partir d'Aristote il est convenu de donner à ce terme, mais au sens originel de la *théologia* que l'on prêtait aux poètes : Orphée, Homère, Hésiode, par exemple. Témoin de notre temps, notamment de la crise de 1968 qu'il tient pour romantique, il se veut le promoteur d'une nouvelle psychanalyse mais aussi l'*inventeur* d'une mythologie nouvelle, d'une "deuxième renaissance" des arts et des lettres.

**1°. Témoin de notre temps**

Auditeur, lecteur, mais aussi interlocuteur écouté de Lacan, Armando Verdiglione a surtout su tirer la leçon des modes de transmission de l'enseignement lacanien, tels qu'il a eu largement le loisir de les connaître au cours des différents colloques qu'il a organisés partout dans le monde, mais principalement en Italie, à partir de 1973. Le succès qu'ont connu ces tribunes libres par-delà la fêrue des chapelles et des écoles psychanalytiques, succès essentiellement personnel, a paradoxalement révélé que chacun des participants ne faisait autre chose que de refléter et donc de tenter d'exporter la langue de bois de l'institution qu'il venait en quelque sorte représenter.

Passé le moment des éloges, et à mesure que Verdiglione venait à tirer les leçons d'un certain état de choses (au maintien duquel par ma propre participation j'ai activement contribué, ce qui veut dire que rien *a priori* ne justifierait que je m'en exclue), des critiques se sont fait jour concernant la façon dont Verdiglione rendait compte, dans les revues qu'il a successivement fondées, de ses réflexions relatives à ces rencontres multiples et variées dont ses colloques lui fournissaient l'occasion.

Dans son dernier livre paru, et au seuil d'une nouvelle ouverture sur cet internationalisme dont il se réclame que célébrera le prochain congrès de Tokyo, Verdiglione relate les différentes étapes de son cursus d'organisateur de telles rencontres, de mécène et d'auteur, ainsi que de psychanalyste tout court, ce qui sera évoqué plus loin.

On ne peut que souscrire à son constat relatif au mode provincial selon lequel s'agence un certain nombre de points de vue exprimés par ses hôtes, mais avant de le leur reprocher il convient d'examiner les conditions et les contraintes auxquelles cet état de choses obéit. C'est bien un reproche qu'en fait Verdiglione adresse à l'aile lacanienne de la psychanalyse française sous la forme du gallicanisme qu'il lui attribue. Le terme de "gallacanisme" qu'il forge à cet effet a pour conséquence non-accessoire de marquer une certaine distance prise à l'égard de Lacan lui-même, mais c'est aussi un signe des temps.

Que la psychanalyse à la française n'ait pas manqué d'air ces derniers temps, c'est ce que je lui accorderai volontiers, à condition d'y joindre cette remarque faite en privé à laquelle je souscris d'autant plus volontiers que c'est un des griefs que je ne cesse de développer : à savoir l'inculture crasse dans laquelle se vautrent nombre de ceux qui croient que leur passage par la psychanalyse leur donne le droit de dire n'importe quoi. Que la situation de la psychanalyse en France soit redevenue celle contre laquelle Lacan en ses débuts s'insurgeait, brandissant le slogan qui prévalait alors — « former cent psychanalystes médiocres » — nous induit à constater cette simple nuance : la dite centaine a fait des petits qui, aujourd'hui se comptent par milliers. Autre signe des temps.

Une fois de plus c'est un état de choses qui ne nous autorise nullement à hausser le ton. Outre que la culture ne mérite, en général, pas plus que ça d'être portée aux nues, mes propres manques dans ce domaine ne peuvent me servir de garantie pour une approche plus "saine" de mes cures. Reste à décider si la diffusion quasi mondiale de certaines sciences et techniques ne serait pas à l'origine de l'illusion d'un internationalisme culturel. Pour en venir à l'essentiel : si Verdiglione n'est sûrement pas illisible mais peut-être, cela doit tenir, en ce qui me concerne, à ce que je n'entends pas le latin. Au propre comme au figuré. On sait la place que tient encore présentement le latin, notamment dans l'enseignement de la médecine dans maint pays, alors qu'en France cette place, ainsi que celle du grec, s'amenuise si elle n'est déjà nulle. Impossible d'entendre, par conséquent, le verbe d'Armando hors de sa robe latine. Mais alors y a-t-il un inconscient latin, comme d'autres ont pu parler d'un inconscient japonais, et dans ce cas serait-il aussi inanalysable que le ci-devant japonais ?

## 2°. Une psychanalyse nouvelle

La psychanalyse à la japonaise a laissé des traces dans la littérature, et nous en voulons pour témoin le débat instauré entre l'honorable James Clark Moloney et le non moins honorable Kenji Ohtsuki, tel qu'il s'offre à nous dans les colonnes de l'*International Journal of Psychoanalysis* (I.J.P., 1955). J. C. Moloney ne mâche pas ses mots lorsqu'il écrit en effet, sous le titre de *Understanding the Japanese Mind* (I.J.P. 1955, p.407):

"La psychanalyse japonaise tend à adopter le masque de la conformité avec la psychanalyse telle que nous la connaissons, dans ses productions écrites à usage externe, tandis que dans ses écrits à usage interne elle se conforme aux demandes de son propre milieu social et se modifie et s'adapte en fonction de ces demandes ."

Disons que c'est en ces termes que l'honorable A. Hyatt Williams rend compte du livre de son compatriote et la réponse ne tarde pas de la part de Kenji Ohtsuki (I.J.P. 1955, p.205) suivie d'une réplique de Moloney, où ce dernier fait une dernière mise au point, qui précise que pour les psychanalystes américains l'utilisation de la technique des *moxy* (qui consiste à brûler des herbes à même la peau du patient) est incompatible avec leur conception de la psychanalyse, et avec ce qu'ils souhaitent appréhender de la psychanalyse japonaise (*to borrow from the japanese*).

Peut-on dire que les psychanalystes américains font preuve en l'occasion d'une mentalité provinciale, et qu'en refusant la technique des *moxy* ils rejettent tout l'héritage freudien de l'imposition des mains, de l'hypnose, des galvanisations, etc. etc., sans parler de l'organothérapie reichienne ?

S'agissant de psychanalyse, existe-t-il une façon "internationale" de la pratiquer et alors quels sont les standards en usage? A vrai dire, Armando Verdiglione est plutôt discret à ce sujet. S'il évoque en effet la technique dite des "séances courtes" de Lacan, c'est pour la rejeter au nom d'une ritualisation de la cure qui lui semble excessive, et peut-être parce qu'il en aurait gardé un souvenir fort désagréable. Il faudrait d'ailleurs examiner de près les rapports entre sa propre théorisation de ce qu'il appelle "la schize du temps" avec les effets de la dite technique des séances courtes. Le fait fondamental (et qu'il souligne) demeure qu'il n'y a de théorie que d'une certaine pratique. Or, s'il prétend avoir renouvelé la psychanalyse depuis 1973, ceci ne peut se concevoir qu'à partir d'une nouvelle pratique dont on aimerait connaître les linéaments. Au reproche qu'il adresse à ceux qui théorisent sans produire des cas (« sans cas clinique pas de vérité », écrit Verdiglione à la page 91), qui témoigneraient de leur pratique, et qui vaut principalement pour ceux qu'il qualifie de gallacanistes, il joint la formulation d'une nouvelle clinique psychanalytique. Cette amorce d'une nouvelle clinique nous laisse pour le moment sur notre faim, censés que nous sommes (à cause de notre inculture) ne voir dans ces nouvelles entités cliniques, qui ont pour nom la schize, la drogue, le discours de la fête, la nécrophilie et le chiffre psychanalytique, que des îlots isolés, méconnaissant la partie immergée des icebergs dont elles ne sont que le semblant, la cime.

Notre désarroi, à pénétrer un tant soit peu dans ce nouvel univers, où nous nous cramponnons au sens que semblent pouvoir garder pour nous des termes tels que névrose, psychose ou fétichisme, notre désarroi s'accroît à mesure que l'on s'aperçoit que cet univers de Verdiglione semble construit sur des bases matérialistes solides mais à partir de principes qui nous échappent. Passe encore qu'un terme comme celui de "stupre" fasse problème, puisque aussi bien le petit Larousse que Bloch et von Warburg l'ignorent, et qu'il nous faille recourir au latin pour l'entendre d'une oreille moins stupide; mais quelque chose comme le "principe du nom du nom" nous interroge.

### **3°. Le principe du nom du nom**

Verdiglione affecte d'accumuler les principes, les théorèmes, les postulats et les fonctions. Souvent les liens entre ces opérateurs nous échappent et l'impression d'ensemble est celle d'un délire logique. Or, ce n'est pas une impression : c'est un délire logique. Rien de péjoratif dans ce jugement; au contraire certains y verront à juste titre une sorte de compliment, de ma part. Délire logique au sens de ce pourfendeur de moulins à vent qu'un Cervantès a immortalisé. Don Quichotte est un monstre logique. A la différence de Verdiglione il veut que sa démarche obéisse à une éthique. Une telle préoccupation est étrangère au propos de Verdiglione même si l'on est tenté de lui fabriquer une échelle des valeurs à sa mesure (la matière *versus* la substance, le réalisme contre le romantisme, l'internationalisme contre l'éclectisme et contre le provincialisme, la pornographie contre la pornographie). Il arrive en effet que sa division subjective vienne à passer en plein milieu d'un terme sans qu'on puisse décider de quel côté il devrait pencher.

Délire logique ai-je dit. Accentué par l'incidence de phrases courtes, voire d'aphorismes dont le ton apodictique peut choquer les belles âmes en mal d'humanité ou d'anthropomorphisme.

Cela, joint à la pratique des équivalences et aux substitutions impromptues qu'elle permettent, nous conduit à une sorte de fétichisme de la formule, *in statu nascendi* en quelque sorte, dès lors que, faute de place — comme c'est le cas dans son dernier livre *La liberté que je prends*, puisque l'ensemble des notions qu'il articule a été largement rôdé par ailleurs, dans les innombrables articles et interventions orales transcrites à l'occasion, qui témoignent de l'énorme travail de mise en forme que ces notions ont nécessité — l'auteur croit pouvoir se contenter de les signaler pour mémoire.

Si l'intellectuel est le style de l'analyste, et s'il en existe plus d'un (hypothèse d'école de ma part), en quoi le style de Verdiglione permet-il d'authentifier des textes qui lui seraient faussement attribués ? L'amitié que je porte à Verdiglione, le transfert dont mon présent écrit témoigne, n'est pas allé jusqu'à la confection d'une thèse (dont je suggère néanmoins l'opportunité) qui jetterait à partir de l'ensemble de ses productions écrites les bases d'une définition de son style.

Que son style soit insensible à une certaine dimension du signifiant, encore que ce terme ne soit pas encore proscrit de son vocabulaire, c'est ce qui est démontrable à partir d'un échantillon d'un texte dont précisément l'authenticité pourrait être contestée. Ce texte vient d'être publié dans une revue fortement marquée de gallacanisme et de provincialismes, tares majeures qui font que j'en tairai le nom, et qui dans son n°28 annonce un changement de formule qui ferait qu'elle ne sera plus l'exclusivité de quelques jeunes loups qui l'ont fondée voici quelques dix ans. Voici ce texte litigieux. Il se compose d'une phrase courte coupée en deux parties par une incise, une inclusion, de façon à accentuer par la matérialité même de sa facture ce qui précisément doit être saisi au titre de son contenu. Ces deux parties sont :

- 1) ...c'est bien entre perception et conscience /.../
- 2) que le procès inconscient de la pensée se loge.

L'incise est la suivante : / terme à faire résonner comme entre cuir et chair, la conscience n'étant là que la pétition de principe de la réalité, la perception : ce à quoi elle s'en remet./

Comme on peut le constater les sections 1 et 2 viennent ici fonctionner comme caisse de résonance, [comme oreille de Denys], comme lieu d'un écho, d'un redoublement de la réalité. Il suffirait de nommer cette réalité pour que ce nom vienne à fonctionner comme Nom de Nom, comme conscience.

Revenons à présent au Nom du Nom, analysé comme principe par Verdiglione, et tentons de préciser sa place dans le puzzle que son écrit nous propose.

Emparons nous des occurrences successives (*katà ta chreô*) du texte dans l'ordre où elles se produisent (et tant pis si certaines nous ont échappé) :

1. (p.29): "Il faut distinguer entre faire de la fonction ou de l'objet un principe et faire de l'effet une cause. Il s'agit dans le premier cas de la religion de la drogue, de la religion de la mort, du *nom du nom*, d'un mode d'évasion manquée du parricide; dans le second [il s'agit] de l'incestagogie, de l'évasion manquée de la sexualité par un régime fondé sur la politique de l'inceste."

2. (p.67) "Le *principe du nom du nom*, le matricide, la matière inerte, la négation de l'objet sont à la base d'une mythologie psychiatrique caractérisée par l'horreur de la folie."

3. (p.74): "D'où viennent le tu, le je et le lui ? Cet énoncé ne suppose ni une origine ni un sens des choses. D'où quelque chose vient? n'implique aucune *arche*. L'archéologie se forme autour du plus petit commun ultime qui garantit les choses, voire leur économie et l'action. Elle définit la pensabilité des choses entre la mort et le nom du nom, entre le sépulcre et le principe de l'innommable."

Ici seulement apparaît une équivalence entre le Nom du Nom et le "principe de l'innommable" dont on ne sait rien encore. La "pensabilité", toutefois nous renvoie au texte de Freud sur « Les deux formulations du devenir psychique », où interviennent le principe de plaisir et le principe de réalité, dont Lacan nous dit qu'ils se traversent.

4. (p.77): "La solitude de l'être part de la religion de la drogue, du matricide, du postulat d'inertie. Ce que je dis induit à une notion de gloire [au sens du *doxazein* grec, emprunté à Hans Urs von Balthasar; cf. p. 97 et 98] qui n'a rien à partager avec la gloire de l'être, reposant sur la gloire du non du nom selon l'ellipse hystérique."

5. (p. 87): " *Ex omnibus unum elige, Mirra, virum. Dum ne sit in omnibus unus.* Myrrha doit en choisir un parmi tous pourvu qu'elle n'en choisisse pas un parmi tous. Le *principe du nom du nom* est le principe de l'inéligible : la religion de la mort, l'incestagogie, muent le fantasme maternel en grammaire générale des choses, l'objet en immobilité et en ineffable, et la mode en uniforme."

Nous voyons qu'à travers cet "inéligibilité", ce choix aliénant, ce *double lien*, cette *Mystifizierung* et cette *Verleugnung* propres à l'identification projective des kleinien, c'est le réel d'un impossible qui est en question.

6. (p. 95):

« Cette représentation de saint Sébastien revendiqué le monopole sur la peste, l'assomption de la peste comme ultime remède nécessaire. Le *principe du nom du nom* est le principe de la dette morale qui sous-tend le contrat commun et la communion, la production des sujets sous le signe de la communication, sous le contrat sans droit et sans aphasie. »

Ici, par un jeu de mots sur la *lex*, la loi latine, on passe de l'inéligible à celui qui est au-dessus des lois et qui est susceptible de se porter garant du fonctionnement de la Loi. N'oublions pas que le *non du nom*, ainsi que Sibony en a usé sans le dire, est le *matrem lectionis* des kabbalistes, c'est-à-dire la suite de quatre lettres qui servaient primitivement à noter les voyelles en hébreux (cf p 97).

**armando verdiglione**  
la liberté que je prends



idées/Gallimard

7. (p 275) :

" Le fétichisme recherche le passage de la structure de la nomination au fait, au fait sexuel d'abord, en tant qu'acquisition et statut du renoncement. Et le *principe du nom du nom* — ou principe de forclusion du signifiant — est le principe même du fétichisme. En l'absence de transsubstantiation. Mieux, dans le postulat de l'ineffable. La théocratie aime la substance ".

#### 4°. Le subjectal

Vous voyez que pour lire Verdiglione on est conduit à effectuer une série de contorsions mentales dont rien ne prouve qu'elles soient nécessitées par le fait à appréhender. A moins qu'il ne s'agisse d'une concession névrotique à la demande ambiante qui est, a été et continuera à se formuler ainsi : « que jamais rien dans le champ de la psychanalyse ne vienne à se traduire sous quelque forme que ce soit, dont la fixité prêterait à transmission; même pas transmission de mathème ».

[Après-coup (2002), je pense qu'il y a lieu d'attribuer à la signifiante sicilienne, où s'enracine le verbe d'Armando : et la valeur signifiante particulière attachée à certains termes quasi intraduisibles, d'une part, et la prosodie, c'est-à-dire le ton du discours, qui traduit à la fois l'indignation et l'imprécation tragique, d'autre part.]

En ce qui me concerne, mon choix est fait. Le mathème me suffit, quelle que soit l'ambiguïté qui lui serait constitutive et je le préfère à tout terme qui viendrait en effet fixer une certaine image de la chose d'une façon irréversible. Le "subjectal" de Verdiglione serait-il une telle menace ? Nous avons effectué le même décryptement que pour le Nom du Nom, dont nous nous contenterons de vous livrer les résultats

Verdiglione définit le *subjectal* comme effet de la schize du temps. Il ne peut être rangé dans le sillage du cogito cartésien et n'a d'existence que dans la cure psychanalytique. Entre la résistance comme bord et le phallus comme terme. Entre cuir et chair en somme. Il n'est pas du semblant et ce n'est pas de l'aléatoire, par conséquent. Ce n'est ni un irréel, ni un imaginaire. Rien à voir avec le *moi*, le *Ich* ou le *self*. Il est fruit de la schize, du détournement (du vol, de la rapine), et donc du concept. Comme tel il n'est pas sans le semblant (*le je*, *le tu*, *le lui*). Il ne s'agit pas du subjectif (*soggettivo*) mais du *soggettuale*, dont la traduction en français fait problème. La dérivation des substantifs français n'est pas aisée; l'adjectivation d'un terme comme "eau", nécessite le passage par le latin pour obtenir aquatique. « Être » est un terme tout aussi usé dont on a tiré l'existential, l'existential, qui fleurissent la phénoménologie, et que pour sa part Verdiglione récuse. On a même osé écrire *étrique* pour traduire Gurdjieff, ce qui est un comble en matière de malsonnance. *Subjectal*, le mal nommé, aurait mérité un autre destin. Lacan s'est décidé pour le grec *hypokaimenon*. Freud aurait hésité entre système psy et système *oméga*. Lieu fertile, lieu de l'invention, c'est aussi le lieu du pire-ratage. Comme par hasard c'est en France qu'on s'est spécialisé dans ce genre de pire. Sous la forme notamment du spiritualisme universitaire dont on ne parle plus guère (encore que la thèse de Lucien Sève ne cesse de claironner à nos oreilles, éclipsé qu'il a été précisément par le phénomène soixante-huitard. Mais, depuis, un retour subreptice aux thèses de dieu, de l'éternité et de la liberté de l'*ego* nous rappelle que l'hystérisation qu'a provoqué un temps l'entrée de la psychanalyse à l'université cesse avec la sortie de ladite, ou plutôt par son désamorçage et sa neutralisation sous l'égide de ce que Verdiglione appelle la dominance du discours obsessionnel. L'un des quatre discours qu'Armando Verdiglione admet (dont les trois autres sont le discours hystérique, le discours du tyran et le discours de la fête) est le **discours du psychotique** (je classerai volontiers le discours de la fête du côté de la nécrophilie obsessionnelle, où la vérité s'enracine dans l'absurde). Discours psychotique que Verdiglione tend à privilégier fort à propos, s'indignant du peu de place qui lui est faite par ceux qui se réclament de la normalité. Qu'il s'apparente au discours analytique de Lacan c'est ce que je soutiendrai face à ceux qui considèrent la psychanalyse comme une nouvelle perversion.

Pratiquer la psychanalyse de nos jours relève de l'exploit, du moins en France, où l'analyste est considéré comme un collecteur de fonds au profit de l'état. La bureaucratie en effet se réclame d'une idéologie égalitaire, qui n'est ni de droite ni de gauche mais de droit divin. Idéologie qui exclut et réprouve l'énorme privilège que constitue à ses yeux l'atopie de la position du psychanalyste. Pour qu'elle puisse continuer, la psychanalyse doit ruser, ainsi que le suggère Lacan dans son testament aux psychanalystes italiens (*Spirales*, 1981, n°9).

## 5°. La seconde renaissance

D'où la stratégie d'Armando Verdiglione, sa *métis*, son détour, qu'il définit comme "parcours de la peste" et qu'il nomme culture. Culture remuée par le soc de la psychanalyse et vouée désormais à l'invention.

"La psychanalyse de Vienne est née dans le sillage de la première renaissance. La psychanalyse d'aujourd'hui est la psychanalyse de la deuxième renaissance, la psychanalyse de l'internationalisme inventif, artistique, scientifique. Deuxième renaissance, voire originaire. C'est cette deuxième renaissance qui donne à la première sa portée. Pendant des siècles entre la première et la deuxième renaissance en différents pays d'Europe la renaissance a rencontré des oppositions  
"

Cette opposition comment la réduire ? Comment réduire l'exaltation concomitante du discours du tyran, du discours du maître, du racisme et de l'annulation de la parole au profit de la diffusion de l'écrit qui, de sa position « d'effet de l'inéligible » usurpe celle de cause, et se fige, se fétichise sous forme de nomenclature, de borne et de clôture? L'idolâtrie de l'écrit, de ce qui exclusivement fait foi pour le bureaucrate suit son *clinamen*, sa pente logique au bout de laquelle elle se prend pour modèle pour s'auto reproduire. La photocopie, la photocomposition comme paradigme de la deuxième renaissance, succédant à celui de l'imprimerie, ne risque-t-elle de ne générer, de ne gérer, de n'ingérer que ses propres enfants, tel Zeus aux temps élus de la grande Mythologie et de la *théologia*?

Cette deuxième renaissance, en tant que ruse, risque d'être vite éventée ou pire, d'être prise au sérieux, avec ce que cela nous promet de renouveau des rêves millénaristes de culte adamique du surgissement d'un Homme nouveau, produit par la Sainte Psychanalyse, promue au rang d'eschatologie planétaire.

La liberté que l'on prend, du moins dans mon dialecte, c'est toujours celle, fantasmatique, de diriger " le jet d'Aphrodite", à moins que ce ne soit celle de mourir "debout", qui est d'ailleurs la même; ne dit-on pas "pisser ou mourir" ? Les raffinés prennent une troisième voie. Celle de l'asile et de l'exil, mais Verdiglione s'offre le luxe suprême d'une quatrième : réinventer la psychanalyse et la culture à la fois. Ce n'est plus dantesque, c'est pantagruélique, c'est hénaurme, et par là Verdiglione s'inscrit dans la lignée des grands clowns de l'histoire de la psychanalyse, celle des Reich, Balint, Lacan, Bion, etc. Car n'est-ce pas là une nécessité de la cure : réinventer la psychanalyse? Certains disent que cela se fait à deux . Peut-être est-ce pour cela que Bion a réinventé le dialogue (notamment *A memoir of the future : The Dream*, Imago Publ.), non pas celui qui met l'inventeur japonais dans la position de l'esclave du Ménon socratique, mais celui capable d'accueillir des propos du genre: la psychanalyse c'est la *maze* de l'oncle d'Anton, c'est l'antonomase; ou "*psychoanalysis is a queer affair*". La psychanalyse est une bizarrerie que l'ont fait cuire, que l'on fait mijoter dans un chaudron pour obtenir le philtre, la drogue, l'élixir de jouvence, le "spinash" de tous les Popeyes à venir.

La qualité de ce philtre, le philtre du langage, dépend du chiffre, du chiffre du chaudron : *zéro* comme percé, *un* comme intact. Ce chaudron est un point trial, tripode, tripoteur, qui fait ding-ding-ding (à entendre comme le son que fait un certain instrument du rituel funéraire chinois antique), ding-dingue-donc, etc. etc.